



La vierge froide
et autres racontars
Jørn Riel



La vierge froide et autres racontars

Jørn Riel

Traduit du danois par Susanne Juul et Bernard Saint Bonnet

La nuit polaire est longue au Groenland. Pour la meubler, les chasseurs disséminés sur le désert de glace se racontent leurs aventures, véridiques ou pas, leurs racontars, devant une bouteille de schnaps.

Un soir, à court d'idées, Mads Madsen invente l'irrésistible Emma. Qui prendra vie d'une manière assez imprévisible...

« *Des histoires, d'aussi belles histoires, nous en voulons jusqu'à demain matin, jusqu'au lever du soleil.* »

Jean-Luc Porquet, *Le canard enchaîné*

Jørn Riel est né au Danemark en 1931. Son enfance est marquée par les longs récits enfumés des pionniers de l'Arctique, tels Knud Rasmussen ou encore Peter Freuchen, lequel faisait sauter le petit Jørn sur ses genoux en martelant le parquet de sa jambe de bois.

Du fatras des glaces et des aurores boréales, il rapportera une bonne vingtaine d'ouvrages. L'ensemble de son œuvre a été récompensée par le Grand Prix de l'Académie Danoise (2010).

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

La vierge froide
et autres racontars

du même auteur chez le même éditeur

les racontars arctiques

La vierge froide et autres racontars (1993 ; nouvelle édition 2011)

Un safari arctique et autres racontars (1994)

La passion secrète de Fjordur et autres racontars (1994)

Un curé d'enfer et autres racontars (1996)

Le voyage à Nanga, un racontar exceptionnellement long (1997)

Un gros bobard et autres racontars (1999)

Le canon de Lasselille et autres racontars (2001)

Les ballades de Haldur et autres racontars (2004)

La circulaire et autres racontars (2006)

Le naufrage de la *Vesle Mari* et autres racontars (2009)

compilations de *racontars arctiques*

Le Roi Oscar (2004)

Une épopée littéraire (2006)

cycle *Le chant pour celui qui désire vivre*

Heq (1995)

Arluk (1996)

Soré (1997)

La maison de mes pères

(trilogie, 1995 ; nouvelle édition en un volume, 2010)

Le jour avant le lendemain (1998)

La maison des célibataires (1999)

La faille (2000)

Le garçon qui voulait devenir un Être Humain

(trilogie, 2002 ; nouvelle édition en un volume, 2009)

En livre-cd, interprété par Dominique Pinon :

Le Roi Oscar et autres racontars (2008)

La maison des célibataires (2009)

du même auteur chez d'autres éditeurs

Pani, la petite fille du Groenland (Le Livre de Poche Jeunesse)

Le garçon qui voulait devenir un Être Humain (Album, Sarbacane)

Le jour avant le lendemain (Album, Sarbacane)

La vierge froide et autres racontars (BD, Sarbacane)

Le roi Oscar et autres racontars (BD, Sarbacane)

La plupart des ouvrages de Jørn Riel sont également disponibles en poche aux éditions 10/18.

Jørn Riel

La vierge froide
et autres racontars

*traduit du danois par Susanne Juul
et Bernard Saint Bonnet*

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Den kolde jomfru og andre skrøner

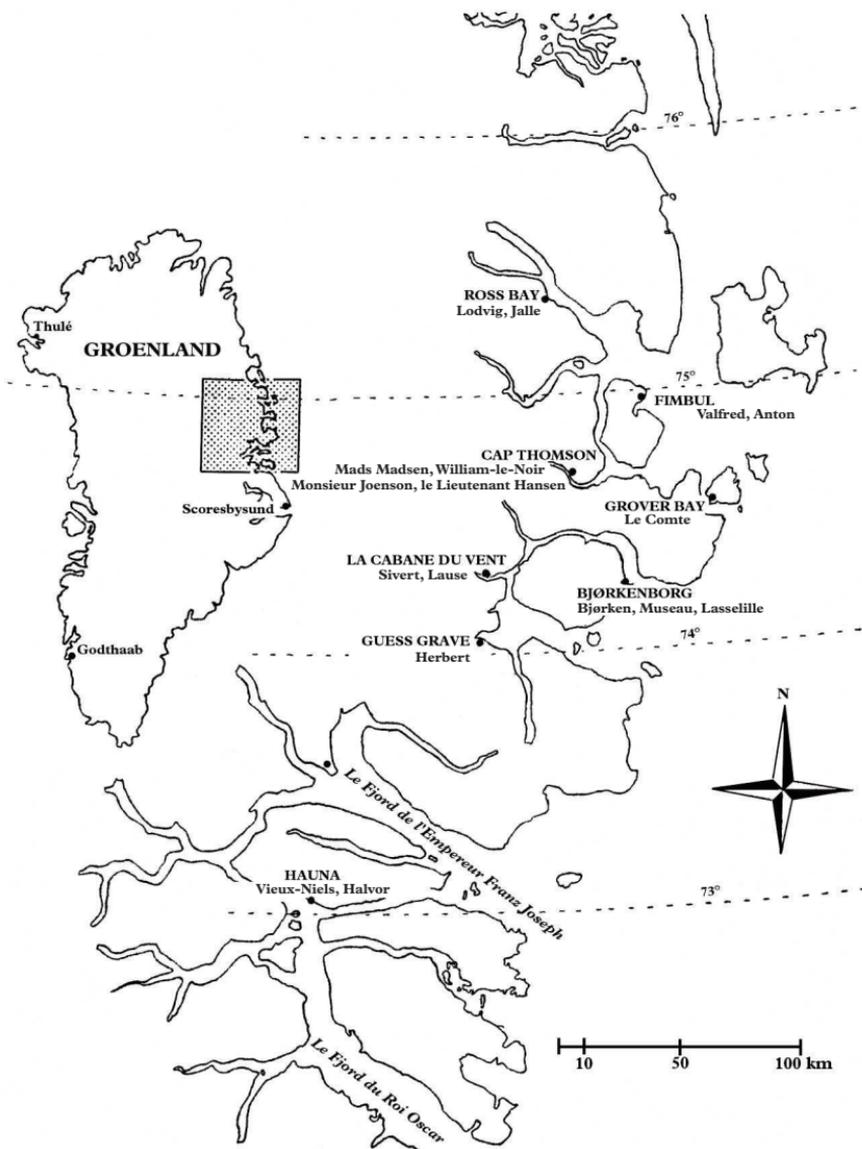
Illustration de couverture :

© Hervé Tanquerelle

Illustrations intérieures :

© Eiler Krag

© Jørn Riel, Lademann, Copenhague, 1974
© Gaïa Éditions pour la traduction française, 1993
© Gaïa Éditions, nouvelle édition, 2011
ISBN 13 : 978-2-84720-281-6



À Paul-Émile Victor...
« ... qui a, plus que tout autre,
œuvré à poser le Groenland et l'Arctique
sur la carte française du monde. »

Le vent du sud-est

... où l'on découvre Valfred, infatigable dormeur, et son jeune compagnon, Anton, à qui, tout comme au cuistot chinois, il reste bien des choses à apprendre...

L'obscurité de la nuit polaire n'avait pas dérangé Anton. Il avait même accueilli le passage de la lumière à l'obscurité à la manière d'une bénédiction. À mesure que la clarté diminuait, tout s'était ralenti, et la période avant Noël avait été un temps de repos tout juste interrompu par de courtes visites aux pièges et de longues veillées dans la cabane avec Valfred.

C'est seulement quand l'horizon se mit à rougeoyer au sud qu'Anton commença à se sentir bizarre. La pâle luminosité le rendait anxieux et maintes pensées l'assaillaient, pensées qu'il gardait pour lui-même, car Valfred était un imbécile qui ne comprenait rien à ce genre de choses. C'était pourtant des pensées chaleureuses et exaltantes, mais curieusement elles le rendaient à la fois taciturne et dépressif. La moindre brouille l'irritait, il jurait comme un charretier quand une tourmente de neige avait bloqué les pièges, il hurlait comme un hystérique après les chiens et rouspétait contre les corbeaux qui suivaient son traîneau pour picorer les excréments des chiens. Dès qu'Anton vit les premiers nuages colorés par le soleil, tout prit pour lui un aspect démoniaque.

La nouvelle année n'avait que quelques semaines quand, pour la première fois, Anton attela les chiens et se lança comme un dératé plein sud à la poursuite du soleil. Mais il n'avait pas dépassé l'Île de Ruther que la lumière disparaissait à nouveau. Sur le chemin du retour sa tête fourmillait de pensées. Les sanglots s'étranglaient dans sa gorge et, comme Anton n'était pas du genre à les retenir, les larmes roulèrent sur sa barbe et tombèrent sur la glace comme de petites perles claires. Anton pensait au soleil et à tout ce qu'il illuminait de ses rayons en cet instant précis. Plus qu'à tout, il pensait aux femmes, car Anton était jeune et loin d'être endurci sur ce chapitre.

De retour à la cabane de Fimbul, Anton détela les chiens et les nourrit de poissons séchés. Puis il rentra, s'allongea sur sa paillasse et demeura les yeux fixés sur le fond de la couchette supérieure à écouter les ronflements de Valfred avec une irritation croissante.

Valfred ne le comprenait pas. Car Valfred était un mufler qui se plaisait bien dans l'obscurité. La rouge clarté du sud le laissait de marbre. Il lui suffisait de dormir, de bâfrer et de se rendormir en paix pour être heureux. Pour tout dire, Valfred adorait la nuit polaire. C'était une période totalement exempte de travaux pesants et de contraintes gênantes venant de l'extérieur. Pas de bateaux, pas d'animaux – à part le renard qu'il fallait chasser, bien sûr – et peu de visiteurs. Pour peu qu'il ait de quoi se nourrir,

la santé et le cœur à se rendormir, la période sombre lui allait comme un gant.

Une fois seulement, au cours de sa longue existence en Arctique, Valfred était allé au-devant de la saison noire avec appréhension. Cet hiver-là, certains problèmes de vessie le tourmentaient. Constamment obligé de quitter sa couchette pour se délester et son sommeil, de ce fait, trop fréquemment interrompu, Valfred était devenu irritable et ronchon. Mais, Dieu merci, il avait cette année-là un compagnon ingénieux. Qui s'appelait William le Noir, un bohémien, enfant de la Norvège. William avait percé un trou dans le mur, à hauteur de la couchette de Valfred, et y avait glissé le boyau d'un phoque à capuchon. Ainsi Valfred, plaçant son engin dans le boyau, pouvait laisser aller quand cela s'imposait et vint donc à bout de cet hiver-là. William avait été un compagnon en or, se chargeant seul du quotidien et des pièges. De plus il faisait un extraordinaire pain aux raisins secs ; raison pour laquelle Mads Madsen de Cap Thompson l'avait un jour soutiré à Valfred.

Valfred se réveilla quand Anton claqua la porte. Il se redressa à demi et le regarda du haut de sa couchette.

– T'as de l'avance pour sûr, p'tit Anton, dit-il avec gentillesse. Il ne se lève pas vraiment avant un bon mois. À ce moment-là tu pourras le retrouver aux Îlots.

Anton haussa les épaules et ne répondit rien. Il se sentait déprimé, à cran, et savait que dans

son état le plus sage était de la boucler. Valfred était d'ailleurs trop borné pour comprendre un mot de ce qui le tourmentait. Valfred n'était qu'une grosse et stupide bête de sommeil que rien au monde n'intéressait jamais. Il était incapable d'imaginer que la vie puisse offrir mieux et plus raffiné qu'une aigre couchette dans une glaciale cabane en bois.

– Hé, hé, ricana Valfred. Ça vaut rien de bon que de courir après le soleil, p'tit Anton. C'est comme les bonnes femmes, on peut pas compter dessus, hé, hé.

Il se frotta les yeux et se réveilla presque tout à fait.

– Dans le temps, j'ai connu un cuistot qui cavalait après le vent. T'aurais pu en apprendre avec lui, parce que c'était un petit futé, et pas une moule en plus !

Il fit pivoter ses jambes par-dessus le rebord de sa couchette et enchaîna :

– C'était une espèce d'asperge à moitié dingue qu'on appelait le cuisinier chinois. Mais, tu peux me croire, c'était vraiment un chic type. Même qu'il jouait de la mandoline. Tous les joueurs de mandoline sont des gars épatants, je trouve. Ceux qui jouent du banjo ou de l'harmonica, c'est des types comme moi ou William le Noir ou Lodvig. Mais ce cuistot chinois était un petit gars vraiment épatant. Il pouvait rester assis derrière la remise à gratouiller jusqu'à ce qu'on soit mûr pour chialer à la mort.

Valfred prit son élan et sauta à terre. Son long

caleçon gris-noir s'imposa aux regards d'Anton qui se détourna pour échapper à ce spectacle.

– Ce serait peut-être pas une mauvaise idée d'aller un peu au râtelier, grommela Valfred. C'est comme si on se rendormait mieux sur un bidon plein. Tu veux quelque chose, p'tit Anton ?

Anton secoua la tête et articula « non ». Il manquait d'appétit et préférait éviter la promiscuité de son compagnon.

Valfred posa le réchaud sur la table et emplit le réservoir de pétrole. Quand il alluma le brûleur, un nuage de suie monta au plafond et de petites particules noires se mirent à flotter dans la pièce. Le brûleur ronfla et le réchaud se mit à frétiller avec entrain. Valfred déposa un peu de suif de bœuf musqué dans la poêle et trancha un morceau de la cuisse de bœuf qui pendait au plafond.

– Hé, hé, oui. Un putain de chasseur que c'est devenu, le cuisinier chinois, tu peux me croire. T'aurais dû hiverner avec lui, p'tit Anton. Cré bon Dieu, c'est pour le coup que vous auriez pu faire des relais après vent et soleil, tous les deux. Tu comprends, même s'il grattait la mandoline et racontait un tas de trucs auxquels on pigeait rien, c'était quand même bon de l'avoir dans la cabane. C'est peut-être jamais devenu un vrai chasseur, mais pour la cuisine, là, chapeau ! Et ça, c'est presque aussi important que de savoir chasser. Il était né quelque part en Orient, parce que son père avait été quelque chose dans une

ambassade, je sais pas trop quoi. C'est pour ça, en tout cas, qu'on l'appelait le cuisinier chinois.

Valfred retourna la bidoche dans la poêle. Il prit une bouteille dans le garde-manger et, de ses doigts, en mesura le contenu.

– Hum... ça se présente plutôt mal, Anton, fit-il, soucieux. Il n'en reste plus que trois doigts. Va falloir qu'on distille à nouveau. Si ceux de Bjørkenborg nous rendent visite, le diable nous emporte si nous n'avons rien à leur offrir.

Il planta son index épais dans la viande.

– Hum, ça, ça aurait été un morceau pour le cuistot chinois. Il était capable de t'attendrir la plus coriace des vieilles carnes de taureau pour que le couteau glisse au travers. Me demande pas comment il s'y prenait.

Il balança le steak sur la toile cirée de la table et souffla le réchaud.

– Eh oui, il était doué, ce petit malin. Mais le pauvre garçon, pour sûr, avait lui aussi ses problèmes. Ça, on peut le dire. Pour commencer, il était tout le temps en train de se prendre la tête à gamberger sur la façon dont le phoque trouve des trous pour respirer sous la glace en hiver. Ça le travaillait rudement, le cuistot chinois, parce que personne d'autre, apparemment, ne le savait non plus. Il lui est même arrivé de descendre en personne sous la glace pour jouer au phoque. Avec une corde autour de la taille, canne en bambou et tout, bien sûr. C'était vraiment intéressant, et, pour dire, presque un peu scientifique.

Valfred attrapa le steak entre deux doigts et s'y attaqua.

– C'était d'ailleurs à peu près à cette époque, je me souviens, parce qu'en y allant j'ai remarqué que le jour était devenu assez clair pour qu'on puisse reconnaître les chiens. On est descendus à l'embouchure de Velasundet où il y avait un iceberg avec un peu de mer libre autour du pied. Le cuisinier chinois pétait le feu. Il s'était emmailloté dans un ciré bien ficelé aux pieds et aux mains pour rester à peu près au sec dedans. Tout ce bazar me disait vraiment rien qui vaille, faut bien dire, mais faut savoir se sacrifier quand le compagnon prend les boules à cause du noir.

Valfred mâchait le steak avec lenteur et précaution, de ses trois dents rescapées de ses années d'Arctique. On aurait dit qu'il ruminait. Il se lécha les doigts et soutira de la bouteille une rasade de la valeur d'un doigt.

– Ahhhhh... ouais, ouais, Anton. Fallait s'accrocher pour lui faire la pige, au cuisinier chinois. Futé comme le diable en personne. Il avait aussi apporté une longue canne à pêche en bambou qui était suffisamment évidée pour pouvoir souffler dedans.

Valfred ingurgita encore une gorgée d'un demi-doigt.

– Alors, tu vois, j'ai garé les chiens au bord de l'eau, mais à quelques centaines de mètres de l'endroit choisi pour plonger. Par prudence. Va savoir ce qui peut passer par la tête de ces bestioles en voyant un cuisinier chinois ligoté dans

la flotte. Après on a sifflé quelques schnaps, histoire de faire circuler le sang un peu plus vite, vu que ce jour-là il faisait sacrément froid et qu'un brouillard à vous glacer les os montait de la mer. D'un coup le cuisinier chinois saute dans la marmite. Je laisse filer un peu de mou et le voilà qui disparaît dans le noir. Sans une bulle derrière lui.

Valfred rota bruyamment et considéra à nouveau la bouteille, contrarié.

– Dis donc, Anton, c'est sûr qu'il va falloir se remettre à distiller dès demain. Sacré bordel !

Il se cala confortablement sur sa chaise et cligna de ses yeux bouffis de sommeil.

– Tu sais ce qui s'est passé ensuite, p'tit Anton ? Non, je suppose qu'on peut difficilement te demander de savoir. Voilà, j'étais resté un moment à regarder l'eau comme une andouille pour deviner où avaient pu passer le cuistot chinois et son bambou, quand, tout à coup, les chiens se mettent à gueuler. Une chanson bien connue. Des jappements excités que n'importe quel idiot comprend aussi bien que sa langue maternelle. Je me retourne effrayé et vois que je ne m'étais pas trompé. Parce que les bêtes, p'tit Anton, rappliquaient à toute allure sur les talons d'un ours énorme. Là, t'aurais vu ce que c'est qu'un ours. Il était si balèze qu'il aurait presque fallu du recul pour le voir en entier. Si tu prends un ours tout à fait ordinaire, comme celui qu'Herbert a descendu à l'automne, par exemple, tu le barbouilles avec du jaune ici et là,

tu le multiplies par trois et t'auras à peu près la taille de l'autre. Un sacré gaillard, j'te jure ! Et qu'est-ce que je devais faire ? Hé, oui, on peut se poser la question ! J'avais mon cuisinier chinois au bout de sa laisse et voilà que déboule un diable d'ours affamé avec onze chiens au cul. Putain de cirque !

Valfred ferma les yeux et se laissa aller à ses souvenirs. Son menton allait toucher sa poitrine quand il se réveilla en sursaut.

– Cet ours-là, poursuivit-il, était un camarade grognon qui n'hibernait pas. Et ce genre de mauvais coucheur, mon garçon, ça a un appétit féroce pour tout, y compris pour des chasseurs vieillissants, hé, hé ! C'est comme les hommes, je crois bien. Moi, si je ne peux pas passer mon hiver à dormir, je deviens grognon aussi et délicat à fréquenter. C'est sûrement ce qu'on peut rencontrer de pire par ici : des animaux et des hommes qui n'arrivent pas à dormir l'hiver.

Il prit la bouteille et la fit rouler entre ses paumes.

– Bon, j'avais pas tellement de temps pour tirer des plans. J'ai coincé la corde du cuisinier chinois entre deux blocs de glace et je me suis jeté de côté. Et l'ours n'avait sûrement pas compté là-dessus. Ou alors il était distrait par la meute des chiens suspendue à ses jarrets. Il a fait un grand bond et il est retombé juste là où j'étais avant, mais il avait oublié de bloquer les freins, hé, hé ! Si bien qu'il a gentiment glissé dans le trou où il y avait déjà mon cuisinier chinois. Les

chiens se sont dispersés au petit bonheur, malgré les traits d'attelage, et certains sont tombés dans l'eau où ils pataugeaient tout en grognant après l'ennemi. Le temps que je prenne mon fusil sur le traîneau et que j'y loge une cartouche, j'ai eu une pensée attristée pour le cuistot chinois. Même s'il avait enfin compris comment les phoques trouvaient les trous pour respirer il n'aurait plus tellement l'occasion de le raconter à qui que ce soit. L'ours a eu droit à sa petite décharge de plomb derrière l'oreille et, du coup, il est parti hiberner. Je me suis demandé qui je devais remonter en premier, l'ours ou le cuisinier chinois, mais comme il était clair comme le jour que le cuisinier chinois avait déjà quitté ce bas monde depuis longtemps et qu'il était planté au fond avec de l'eau plein les tripes, j'ai jugé plus raisonnable de remonter toute cette bonne viande en premier. J'ai donc attelé les chiens devant le nounours et je l'ai tiré au sec. Quel ours, Anton, t'aurais vu ! Le genre de bestiau à t'en donner des tours de reins rien que de repenser à son poids.

Valfred s'abandonna encore une fois à ses souvenirs. Mais il se ressaisit avant de s'assoupir :

– Je coince les pattes avant des chiens sous leurs colliers pour qu'ils ne s'attaquent pas à la bidoche, puis je tire du bouillon le cuisinier chinois. Avec le cœur gros, tu penses, parce que c'était un chic type et d'agréable compagnie avec ça.

Valfred sourit.

– Hé, hé ! J'te fiche mon billet que le cœur gros a fait un bond gigantesque quand mon bonhomme est sorti de son trou. Pétant de vie, qu'il était, crépitant, criant et gigotant dans tous les sens. Une fois allongé sur la glace, la nuque au chaud sur le ventre de l'ours, il a essayé de me raconter tout ce qui lui était arrivé sous la flotte. Mais ses dents claquaient tellement que je ne pigeais pas un mot. J'ai trouvé plus prudent de lui retirer son dentier et de le fourrer dans ma poche. Ça peut en effet être dangereux quand un homme n'arrive plus à contrôler ses dents, c'est un truc à savoir.

Valfred considéra son compagnon en hochant légèrement la tête. Anton fixait le fond de la couchette supérieure sans aucunement manifester qu'il avait écouté Valfred.

– Y a une sérieuse différence entre toi et le cuisinier chinois, dit Valfred. Lui, c'était un petit gars coriace, en fin de compte, et qui ne se démontait pas si facilement. Quand on s'est retrouvés assis à la maison, à bouffer la viande de l'ours, il m'a raconté des tas de choses rapport aux taches sombres sous la glace, aux courants et je ne sais trop quoi encore. Et sa tige de bambou, figure-toi qu'il l'avait enfilée dans un vieux trou de respiration et que c'est comme ça qu'il a pu pomper de l'air pendant tout le temps de ma chasse à l'ours.

Du pouce, Valfred fit sauter le bouchon de la bouteille et engloutit la moitié du dernier doigt.

– C'était vraiment un homme curieux, dit-il.

Un homme plein d'idées. Il y a qu'avec les dames, qu'il était pas vraiment dans la course. Et ça le rendait terriblement mélancolique de rien connaître à la chose. Comme toi, mon p'tit Anton. Tu crois que c'est une question de soleil, hein ? Erreur, mon ami. Je me crève à répéter, avec raison, que vous auriez tous sacrément intérêt à faire un bon crochet par un honnête bordel avant de débarquer ici. Regarde comment ça s'est passé pour le cuisinier chinois. Plus le temps passait, plus ça empirait. Il restait planté là à gratouiller sa mandoline et à faire un boucan de tous les diables qui m'empêchait presque de dormir. Ce qui n'allait pas, c'est qu'il lui manquait ce à quoi tu penses, et je crois même que ça lui avait toujours manqué. Quand on en a tâté, facile de s'en passer ! Et du coup, une bonne lampée de schnaps fait aussi bien l'affaire. Mais un garçon comme ça, ça gamberge et ça va vous imaginer des choses.

Valfred rangea le réchaud. Fouillant le placard de la cuisine, il dénicha une boîte de sardines.

– Ça, c'est extra pour la digestion, fit-il en perçant deux trous dans la boîte.

Les yeux au plafond noir de suie, il aspira l'huile.

– Un jour, ça a mal tourné. Il a pris sa mandoline et l'a fracassée contre la cuisinière. Pling ! Plang ! ça a fait et nous voilà sans musique pour le restant de l'hiver. Mais c'étaient ses oignons et j'avais pas à m'en mêler. Seulement, à partir de là, il s'est mis à glapir comme un renard à la

pleine lune, et cet air-là, à moi il me plaisait pas du tout. Diable, que je me suis dit, le v'là maintenant qui me prend le vertigo ! Je l'ai poussé sur une chaise et je lui ai parlé comme à une chienne qui n'arrive pas à mettre bas ses chiots, tu sais, d'un ton à le calmer un peu. « Qu'est-ce que je dois faire ? hurlait-il. Qu'est-ce que je dois faire, Valfred ? » Et comme ça sans arrêt. Que diable peut-on faire quand la première fille publique est à des milliers de kilomètres ? Je le tapote sur l'épaule et lui dis qu'on va arranger ça. « D'abord tu quittes ton pantalon, que je lui ai dit, et après tu cours face au vent du sud-est, du mieux que t'as appris. » Voilà ce que je lui ai dit, Anton, et je l'ai répété jusqu'à ce que je sois sûr que ça avait pénétré. Parce que pour ce mal-là, c'est le seul remède que je connaisse. « Face au vent du sud-est, je disais, comme ça, ça passera et, au retour, tu seras redevenu un rude gaillard ! »

Valfred vida la bouteille.

– Va sûrement falloir redistiller cette merde, fit-il. On peut quand même pas servir ce tord-boyaux à nos visiteurs.

Il fit couler les dernières gouttes sur ses gencives et poussa un soupir de volupté.

– Eh oui, p'tit Anton. Ça peut passer comme ça. Certains doivent courir contre le vent du sud-est et d'autres ailleurs pour attraper le soleil. Et puis y a nous, qui savons nous contenter d'un fond de bouteille. Pourvu que ça aide, peu importe ce qui fait l'affaire. En tout cas, le

cuisinier chinois a eu son ordonnance et il a su en faire son profit. Il a quitté ses caleçons de laine et s'est précipité dehors. Ce soir-là soufflait un petit vent tiède de sud-est, et quand mon gars s'est trouvé face à lui, sûr qu'il a pris de la vitesse. Il a dégringolé vers la vallée, traversé la Rivière des Chiens et remonté sur la montagne de Fimbul à une telle vitesse que j'avais du mal à le suivre dans la pénombre.

Après avoir soigneusement essuyé son couteau sur son caleçon, Valfred rangea la boîte de sardines pour un usage ultérieur et dégagea la suie du brûleur en soufflant dessus.

– Hé, hé, qu'est-ce qu'il a couru ! Il zigzaguait dans le paysage pour faire sortir cette diablerie de son corps. Et quand il est rentré, Anton, il était comme un sou neuf. J'ai rafistolé sa mandoline et, même si elle n'a jamais retrouvé son timbre aigu et croustillant, on a tout de même eu de la musique jusqu'à la fin de la période sombre.

Valfred s'étira et regarda par la fenêtre, la mine ensommeillée.

– Bordel ! Qu'est-ce qu'il fait noir dehors ! De quoi prendre le bourdon, si on n'a pas le cœur à roupiller. Rien qu'à regarder dehors t'as la tête qui enfle.

Il fit demi-tour et se traîna vers sa couchette.

– M'est avis que le vent va pas cesser de souffler, un petit vent de sud-est plutôt vif, Anton.

Il poussa un soupir.

– Ouais, ouais, la prudence commande d'em-

brasser son polochon et d'en écraser quelques heures, pour la beauté du geste.

Il regrimba dans sa couchette, s'allongea et poussa encore quelques soupirs de satisfaction. Il s'était presque rendormi quand il entendit craquer le bat-flanc de son compagnon. Jetant un coup d'œil par-dessus bord, il vit Anton en train de quitter son pantalon.

Valfred n'avait pas dormi un quart d'heure qu'Anton était de retour. Un Anton silencieux et défait qui rajustait son pantalon et se glissait dans sa couchette. Il respirait lourdement et ses yeux hagards fixaient le fond de la couchette de Valfred.

– Beu... hum... murmura Valfred, ça va mieux ?

– Le vent... il est tombé, répondit un Anton au bord des larmes.

Valfred se tourna sur le côté.

– C'est comme les bonnes femmes, p'tit Anton, on peut jamais compter dessus.

Bien à l'aise, il fit plusieurs fois claquer ses lèvres.

– Quel cirque !

